



FC 9/05.09.15

Serge Carrel

A la recherche de l'Eglise primitive¹

Nous en savons bien moins sur l'Eglise des années 30 à 150 que sur le Judaïsme du Second Temple. Pour nous raconter l'histoire de l'Eglise, il n'y a ni Flavius Joseph, ni trouvailles archéologiques qui viendraient à notre aide. Les sources dont nous bénéficions sont de peu de portée par rapport à tous les matériaux juifs dont nous disposons pour retracer ce volet de l'histoire du judaïsme.

Le Nouveau Testament en grec ne fait pas le poids par rapport aux apocryphes de l'Ancien Testament, aux pseudépigraphes, à la Mishna et à d'autres pièces de littérature de l'époque. Si nous ajoutons les écrits des Pères de l'Eglise au bouquet littéraire du Nouveau Testament, le matériau concernant l'Eglise primitive reste d'une portée limitée.

Le peu de documents écrits relatant les débuts de l'Eglise, à la suite de la mort et de la résurrection de Jésus et à la suite du don de l'Esprit à la Pentecôte, a permis de nombreuses spéculations par rapport aux origines du christianisme. Il importe de prendre de la distance par rapport à ces reconstructions qui ont fait du christianisme naissant soit un mouvement très éloigné du judaïsme (Rudolph Bultmann et d'autres), soit une sorte de secte juive, nullement différente de celles que l'on peut rencontrer à la même période (Joachim Jeremias ou Martin Hengel).

La reconstruction de l'histoire du christianisme primitif doit donc essayer de donner sens à certaines données à l'intérieur d'un cadre ou d'une grille d'interprétation cohérente. Il importe de constituer une sorte de puzzle historique dans lequel le judaïsme s'inscrit dans le monde gréco-romain, dans lequel Jean Baptiste et Jésus ont part tous deux à ce monde-là, dans lequel des personnalités historiques comme l'apôtre Paul, d'autres auteurs du Nouveau Testament et des Pères de l'Eglise comme Ignace d'Antioche, Justin Martyr ou Polycarpe trouvent leur place. Il importe aussi d'attirer l'attention sur les pièces manquantes du puzzle et de ne pas tenter de remplir ces pièces manquantes par des éléments qui viendraient déformer l'image que nous avons constituée.

Poser des points d'ancrage

Pour nous permettre de reconstituer ce puzzle de la meilleure des manières, il importe de poser quelques points d'ancrage qui nous permettent d'appréhender le champ de la recherche de manière pertinente. La délimitation chronologique de nos investigations est déterminée par deux événements quasi incontestables : tout d'abord la mort de Jésus en l'an 30 et la mort sur une sorte de bucher 125 ans plus tard (en 155) de Polycarpe, un vieil évêque dans la ville de Smyrne en Asie mineure.

La crucifixion ne pose pas seulement un point de départ chronologique et géographique au mouvement chrétien ; elle donne aussi le ton et la couleur des autres points fixes qui vont être posés. Il y a entre autres quatre éléments qui paraissent des points non contestés que nous allons maintenant expliciter :

¹ Ce document est l'adaptation des chapitres 11 et 12 du livre de N.T. Wright, *The New Testament and The People of God*, Fortress Press, Minneapolis, 1992, p. 339-370.

1. Le martyre de Polycarpe

Plus de cent ans après les débuts du mouvement chrétien, il y a un événement qui a marqué les esprits et qui mérite d'être cité :

« *Le tumulte fut grand quand le public apprit que Polycarpe était arrêté. Le proconsul se le fit amener et lui demanda si c'était lui Polycarpe. Il répondit que oui, et le proconsul cherchait à le faire renier en lui disant : 'Respecte ton grand âge', et tout le reste qu'on a coutume de dire en pareil cas : 'Jure par la fortune de César, change d'avis, dis : A bas les athées !' Mais Polycarpe regarda d'un œil sévère toute cette foule impie dans le stade, et fit un geste de la main contre elle, puis soupirant et levant les yeux, il dit : 'A bas les athées !' Le proconsul insistait et disait : 'Jure, et je te laisse aller, maudis le Christ.' Polycarpe répondit : 'Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers, et il ne m'a fait aucun mal ; comment pourrais-je blasphémer mon roi qui m'a sauvé ?' »*

(*Martyre de Polycarpe* 9.1-3²)

Même si ce compte rendu du martyre de Polycarpe qui a dû se dérouler aux alentours de 155 ou 156 véhicule certains relents hagiographiques, il témoigne cependant de certains éléments clés du christianisme primitif.

Le jugement et l'exécution de chrétiens paraissent déjà « formalisés » à cette époque. Il y a certaines choses qu'ils peuvent et doivent dire pour échapper à la mort. On entrevoit déjà cela dans la lettre de Pline le jeune à l'empereur Trajan (voir ci-dessous).

En fait, au milieu du II^e siècle la procédure est fixée. Les chrétiens étaient perçus comme les membres d'une secte subversive. Ils ne croyaient pas dans les dieux païens « normaux » et on les accusait d'athéisme, tout comme les juifs parfois. Ils ne prêtaient pas allégeance à César, l'empereur romain, et refusaient de jurer par son « génie ». Christ est perçu comme un monarque rival, un roi à qui les chrétiens doivent allégeance et qui ne laisse aucun espace pour la souveraineté de l'empereur. Cette conviction par rapport à l'exclusivité de la seigneurie du Christ s'enracine dans une dimension messianique où Christ est perçu comme le roi. Et là, le christianisme marque sa différence radicale du judaïsme. D'ailleurs, les juifs se retrouvent aux côtés des païens pour réclamer un lâcher de lions sur Polycarpe (*Martyre de Polycarpe* 12.2, 13.1). Polycarpe n'est donc pas prêt à inscrire sa foi dans le système religieux dominant de l'époque. Pour preuve, cette question qui lui est posée avant son martyre : « Quel mal y a-t-il à dire : César est Seigneur, à sacrifier, et tout le reste, pour sauver sa vie ? » (8.2). Dans la suite du récit du *Martyre de Polycarpe*, ce dernier affirme qu'il y a 86 ans qu'il est disciple du Christ et que, par conséquent, il n'a aucune raison de changer de Seigneur. Cette affirmation fait remonter l'engagement chrétien de ce martyr aux années 69/70, ce qui témoigne du fait qu'en Asie mineure 40 ans après la mort de Jésus il y a déjà une communauté chrétienne, probablement petite, qui confesse son appartenance à Jésus, Seigneur. On a donc là un point d'ancrage solide. A cette époque, l'évangélisation des païens avait déjà cours, avant la chute de Jérusalem ; et la foi chrétienne fut reconnue comme une superstition particulièrement dangereuse et subversive du temps de Pline le Jeune, alors qu'il était gouverneur de Bithynie (environ 110). Quelles que soient les autres constantes que l'on pourrait envisager par rapport à cette période qui court entre l'an 30 et 150, le refus d'allégeance à l'empereur est vraiment incontournable.

2. Pline le Jeune

Le deuxième point d'ancrage nous est livré par Pline le Jeune qui fut gouverneur de Bithynie d'environ 106 à 114 après Jésus-Christ. Il dut faire face au problème suivant : de nombreuses personnes lui était amenées, alors qu'elles étaient accusées d'être chrétiennes et il ne savait pas que faire face à une telle accusation. De manière très concrète, il raconte à l'empereur Trajan ce qu'il a mis en place :

² Ignace d'Antioche, *Lettres*, trad. par P. T. Camelot, Sources chrétiennes, Cerf, Paris, 1958³, p. 255 et 257.

Vers 111-112, Pline est gouverneur romain de la province de Bithynie (région située au nord-ouest de l'Asie mineure, en Turquie actuelle). Il écrit à l'empereur Trajan pour lui demander son avis.

Maître, (...) je n'ai jamais participé à des informations contre les chrétiens; je ne sais donc à quels faits et dans quelle mesure s'appliquent d'ordinaire la peine ou les poursuites. (...)

En attendant, voici la règle que j'ai suivie envers ceux qui m'étaient déferés comme chrétiens. Je leur ai demandé à eux-mêmes s'ils étaient chrétiens. A ceux qui avouaient, je l'ai demandé une deuxième et une troisième fois en les menaçant du supplice; ceux qui persévéraient, je les ai fait exécuter : quoi que signifiait leur aveu, j'étais sûr qu'il fallait punir du moins cet entêtement et cette obstination inflexibles. (...) Bientôt (...) l'accusation s'étendant avec le progrès de l'enquête, plusieurs cas différents se sont présentés.

On m'a remis entre les mains un mémoire sans nom d'auteur, où l'on accuse d'être chrétiens différentes personnes qui nient de l'être et de ne l'avoir jamais été. S'ils invoquaient les dieux (...), si, en outre, ils blasphémaient le Christ – toutes choses qu'il est, dit-on, impossible d'obtenir de ceux qui sont vraiment chrétiens – j'ai pensé qu'il fallait les relâcher. D'autres, dont le nom avait été donné par un dénonciateur, dirent qu'ils étaient chrétiens, puis prétendirent qu'ils ne l'étaient pas, qu'ils l'avaient été à la vérité, mais avaient cessé de l'être, les uns depuis trois ans, d'autres depuis plus d'années encore, quelques-uns même depuis vingt ans. Tous ceux là aussi ont adoré ton image ainsi que les statues des dieux et ont blasphémé le Christ.

D'ailleurs, ils affirmaient que toute leur faute ou leur erreur s'était bornée à avoir l'habitude de se réunir à jour fixe avant le lever du soleil, de chanter entre eux alternativement un hymne au Christ comme à un dieu, de s'engager par serment non à perpétrer quelque crime mais à ne commettre ni vol, ni brigandage, ni adultère, à ne pas manquer à la parole donnée (...); ces rites accomplis, ils avaient l'habitude de se séparer, et de se réunir encore pour prendre leur nourriture qui, quoi qu'on dise, est ordinaire et innocente (...).

L'affaire m'a paru mériter que je prenne ton avis, surtout à cause du nombre des accusés. Il y a une foule de personnes de tout âge, de toute condition, des deux sexes aussi, qui sont ou seront mises en péril. Ce n'est pas seulement à travers les villes, mais aussi à travers les villages et les campagnes que s'est répandue la contagion de cette superstition (...).

Réponse de Trajan :

Mon cher Pline, tu as suivi la conduite que tu devais dans l'examen des causes de ceux qui t'avaient été dénoncés comme chrétiens. Car on ne peut instituer une règle générale qui ait, pour ainsi dire, une forme fixe. Il n'y a pas à les poursuivre d'office. S'ils sont dénoncés et convaincus, il faut les condamner, mais avec la restriction suivante : celui qui aura nié être chrétien et en aura, par les faits eux-mêmes, donné la preuve manifeste, je veux dire en sacrifiant à nos dieux, même s'il a été suspect en ce qui concerne le passé, obtiendra le pardon comme prix de son repentir.

Pline le Jeune (61-114 ap. J.C.), *Lettres*, 10.96³.

De cette lettre de Pline, nous pouvons déduire les éléments suivants. Tout d'abord, la foi chrétienne est largement diffusée en Asie mineure au début du II^e siècle, bien au-delà de la région que Paul a évangélisée dans les années 40 et 50 (Ac 16.7). Deuxièmement, il n'y a pas encore à ce moment-là de procédure civile pour faire face au refus des chrétiens de se soumettre à la seigneurie de l'empereur. On peut penser que, jusqu'ici, la persécution des chrétiens n'a été que sporadique et non systématique. Pline aurait été embarrassé de poser à Trajan des questions dont il aurait dû connaître la réponse au travers de son parcours de formation effectué à Rome. Troisièmement, l'examen de passage pour discerner les convictions chrétiennes, consistent en actions rituelles et en déclarations qui, bien que de peu de portée en elles-mêmes, revêtent une portée socio-culturelle très importante. Pour la plupart des chrétiens, des théologiens aux membres de base de la communauté, la soumission à Jésus-Christ empêche toute allégeance à César. Quatrièmement, la communauté chrétienne est considérée non comme un groupe religieux, mais comme une société politique, ce qui fait d'elle un élément subversif à l'intérieur de la société romaine.

3. Ignace d'Antioche

³ Pline le Jeune, *Lettres*, Livre X, Tome 4, traduc. Marcel Durry, Paris, Belles Lettres, 1947, p. 96.

Le troisième point d'ancrage est Ignace d'Antioche. Historiquement, il est certain qu'Ignace a voyagé d'Antioche à Rome pour y subir le martyre dans les dernières années du règne de Trajan (98-117) et que les sept lettres qui lui sont attribuées ont été écrites durant ce voyage vers Rome. Au travers de ses écrits, Ignace offre une abondance de renseignements sur le christianisme de son temps. Ce qui nous intéresse ici, c'est le fait que l'évêque de la plus grande ville de la Syrie romaine est envoyé à Rome pour s'y faire déchiqueter par les bêtes sauvages. Il demande à l'Eglise de Rome de ne pas plaider sa cause auprès des autorités, parce que son martyre véhiculera une grande force pour l'annonce de l'Evangile :

Pour moi, jamais je n'aurai une telle occasion d'atteindre Dieu, et vous, si vous gardez le silence, vous ne pouvez souscrire à une œuvre meilleure. Si vous gardez le silence à mon sujet, je serai à Dieu ; mais si vous vous taisez, je serai une parole de Dieu, si vous parlez, je ne serai plus qu'un cri (voix). Ne me procurez rien de plus que d'être offert en libation à Dieu, tandis que l'autel est encore prêt, afin que réunis en chœur dans la charité, vous chantiez au Père dans le Christ Jésus, parce que Dieu a daigné faire que l'évêque de Syrie fût trouvé (en lui), l'ayant fait venir du levant au couchant. Il est bon de se coucher loin du monde vers Dieu, pour se lever en lui.
(Ignace *Aux Romains* II.1⁴)

En dehors de ses préoccupations par rapport à son propre martyre, Ignace avait des craintes par rapport à l'unité de chaque Eglise locale. Il avait l'impression que les communautés locales allaient au devant de fractures et de divisions importantes, notamment à cause de ceux qui mélangeaient christianisme et judaïsme, et à cause de ceux qui prêchaient le docétisme, comme quoi Jésus n'avait donné que l'apparence d'être un être humain. Cette lutte sur deux fronts positionne Ignace comme un théologien profondément conscient du fait que la foi chrétienne est née du judaïsme et ne peut pas être une sorte de paganisme, mais aussi que, vu que le christianisme est né de la mort du messie juif, il ne peut pas être réduit à une forme de judaïsme.

4. Hégésippe de Jérusalem

Un autre point d'ancrage renvoie à l'incident que l'historien de l'Eglise du II^e siècle, Hégésippe, relate et qui est cité par Eusèbe (265-339) dans son *Histoire ecclésiastique*. Cet incident a eu lieu sous l'empereur Domitien, le successeur de Titus, qui a régné de 81 à 96. Des individus ont été amenés à Domitien, parce qu'ils étaient accusés d'être parents par le sang de Jésus lui-même. On les soupçonnait d'être membres d'une famille royale, donc d'une dynastie potentiellement subversive. Quand ils ont fait la preuve qu'ils n'étaient que de pauvres paysans, Domitien les a interrogés sur le Messie et son Royaume, sur la nature de celui-ci, son origine et le temps où il devrait être instauré. Tout comme Hérode dans l'évangile de Matthieu (2.1-18), Domitien se préoccupait de la menace que pouvait représenter ces gens pour sa propre position. Mais la réponse est claire : ces individus expliquent que ce royaume n'est pas de ce monde, ni de cette terre, qu'il est céleste et qu'il interviendra à la fin des temps. A partir de là, Domitien arrête de persécuter l'Eglise, conscient qu'il est que ces individus jouissent d'une certaine estime au sein de la communauté chrétienne.

Même si cette histoire contient certains éléments légendaires, elle renforce l'image d'une Eglise primitive qui a tout d'un mouvement issu du messianisme juif, mais sans les accents nationalistes et militaires du judaïsme. Ce mouvement renvoie à Jésus comme le Messie, ce qui peut être compris inadéquatement comme un renvoi à une dynastie. Il fait également fi de la prétention de l'empereur romain d'être l'objet de l'allégeance ultime.

⁴ Ignace d'Antioche, *Lettres*, trad. par P. T. Camelot, Sources chrétiennes, Cerf, Paris, 1958³, p. 109.

Esquisser un portrait de l'Eglise primitive

Les quatre points d'ancrage que nous avons examinés jusqu'ici convergent de manière remarquable. Longtemps après la destruction de Jérusalem, les chrétiens semblent avoir retenu un enracinement reconnaissable dans le judaïsme, avec des redéfinitions qui vont l'orienter dans d'autres directions qui ne sont pas celles du paganisme ou du syncrétisme.

Nous avons maintenant une série de points d'ancrage historiques qui ont un enracinement en dehors de l'action des chrétiens eux-mêmes. :

30	Crucifixion de Jésus
49	Claude expulse les juifs de Rome à cause de troubles suscités par des chrétiens
49-51	Paul est à Corinthe, puis peu de temps après à Ephèse
62	Jacques est mis à mort à Jérusalem
64	Persécution des chrétiens après l'incendie de Rome
70	Chute de Jérusalem
90 (~)	Domitien enquête sur les parents de Jésus
110-114 (~)	Persécutions de Pline en Bithynie
110-117 (~)	Lettres et martyre d'Ignace d'Antioche
155-156	Martyre de Polycarpe

Ces événements forment une sorte de chaîne qui parcourt plus d'un siècle et qui indique que régulièrement les autorités romaines ont considéré les chrétiens comme une menace et une nuisance sociales et politiques, et qu'elles ont pris des mesures contre eux. Dans le même temps, les chrétiens n'ont pas plaidé le fait qu'ils n'étaient qu'une sorte de club privé qui tentait de promouvoir la piété personnelle. Ils ont continué à proclamer leur soumission à Jésus-Christ, dont la royauté excluait toute allégeance à César, même si le Royaume du Christ ne devait pas être conçu sur le modèle de celui de César. Cette conviction, très juive à certains égards, mais aussi très différentes du judaïsme (dans le sens où les chrétiens ne défendaient aucune cité, n'adhéraient pas à la loi de Moïse, et ne circoncisait aucun mâle...), constituait une caractéristique centrale de tout un mouvement et une clé très importante pour comprendre son caractère.

Si nous passons maintenant de l'histoire à la géographie, notre parcours historique nous a déjà suggéré l'expansion géographique qu'a connue le christianisme au cours du premier siècle d'activités chrétiennes. Née à Jérusalem et environs, la foi chrétienne s'est répandue en Judée en Samarie, à Antioche, à Damas et en Syrie. Elle a atteint ensuite l'Asie mineure, des villes comme Smyrne et Bithynie, des villes de Grèce, Rome... Le christianisme était aussi présent en Egypte, mais il est difficile d'en dire plus sur ses débuts dans cette région, parce que les attestations littéraires relevant de ce premier siècle d'histoire chrétienne font défaut.

Grâce à ces points d'ancrage que nous venons d'esquisser, il est possible d'ancrer de manière ferme les deux principaux auteurs de lettres : l'apôtre Paul qui a mené son activité épistolaire de la fin des années 40 à la fin des années 50, et Ignace d'Antioche qui a rédigé ses lettres à la fin du règne de Trajan qui est mort en 117. Le contenu de ces lettres donne une épaisseur littéraire et des références que l'on peut ajouter à nos points d'ancrage. Il faut toutefois se garder de tout optimisme. Paul et Ignace n'étaient pas des représentants types du christianisme de l'Eglise primitive. Les deux étaient très conscients d'être impliqués dans une lutte contre une opposition interne forte et contre une persécution externe très marquée.

Deux autres auteurs constituent un complément intéressant et sûr à cette première fresque du christianisme des origines : Aristide, dont l'*Apologie* a peut-être été adressée à Antonin le Pieux (138-161), et Justin Martyr, un Grec né en Samarie, qui a rédigé deux *Apologies* pour expliquer la foi à ses contemporains et un *Dialogue avec Tryphon* pour démontrer que la foi

chrétienne est l'accomplissement du judaïsme. Ces deux auteurs peuvent être utilisés avec précaution comme des évidences de ce qui existait comme christianisme à l'époque où ces textes ont été rédigés et durant les quelques décennies qui ont précédé. Les autres documents comme la *Didachè*⁵ ou le *Pasteur d'Hermas* sont à prendre en compte mais sont plus difficiles à inscrire dans une chronologie exacte.

La vision du monde des premiers chrétiens

Pour comprendre ce que les premiers chrétiens ont vécu, il est important d'essayer de cerner de près les différents éléments de leur vision du monde. Notamment ce qui a entraîné certaines pratiques et le recours à certains symboles. Les écrits que nous venons d'examiner n'étaient pas nécessairement connus de tous les chrétiens des origines. Lorsque nous parlons de pratiques ou de symboles, nous nous trouvons sur un terrain plus largement partagé par la plupart des chrétiens des origines du christianisme. On pouvait ne pas savoir lire et afficher certaines pratiques ou recourir à certains symboles particulièrement typiques.

Au cœur de la pratique : la mission

La chose la plus extraordinaire à propos du christianisme des origines, c'est la rapidité de sa croissance. En l'an 25, le christianisme n'existe pas. 100 ans plus tard, un empereur romain édicte une politique officielle en relation avec les punitions à infliger aux chrétiens. Polycarpe a déjà été chrétien depuis un demi-siècle à Smyrne ; un jeune païen appelé Justin débute sa quête philosophique qui le mènera à la découverte des plus grands penseurs de son temps, puis en final au Christ, réponse à ses questions les plus profondes. Le christianisme ne s'est pas répandu par magie. Il a incité de fiers païens à affronter la torture et la mort par loyauté à un villageois juif qui avait été exécuté par les Romains. Il a milité pour un amour qui traverse les frontières de race. Il a fermement réprouvé l'immoralité sexuelle, l'abandon des enfants et de nombreux autres comportements que le monde païen considérait comme normaux. Endosser la foi chrétienne n'était pas quelque chose de facile ou de naturel pour le païen moyen. En devenant chrétien, un juif était, de son côté, considéré comme un traître à sa nation...

Pourquoi la foi chrétienne s'est-elle répandue si rapidement ? Parce que, ce que les chrétiens ont découvert, ils l'ont considéré comme vrai pour tout le monde. L'incitation à la mission est « congénitale » du christianisme. Si il y a une chose à retenir de la pratique des premiers chrétiens, c'est qu'ils étaient impliqués dans la mission, auprès des juifs comme auprès des païens. Cette dimension n'était pas un élément annexe de la pratique chrétienne, mais il était vraiment au centre de celle-ci. Les différents éléments littéraires que nous avons examinés en rendent compte. Justin dans ses écrits évoque la rencontre de ce vieil homme qui lui a parlé de Jésus. Plinie le Jeune parle de ce « poison » de foi chrétienne qui se répand dans les villages et dans la campagne. Ignace rencontre des Eglises où qu'il aille en Asie mineure... Et si nous examinons les documents canoniques, nous nous rendons compte que la mission est partout : le Jésus de l'évangile de Matthieu envoie ses disciples en mission, celui de l'évangile de Luc les invite à aller de Jérusalem, en Judée, en Samarie, jusqu'aux extrémités de la terre... La mission est vraiment ce qui caractérise la pratique de l'Eglise primitive.

Derrière les portes fermées

La question de savoir ce que les chrétiens faisaient derrière les portes fermées a occupé passablement de monde. Certains supposaient que des pratiques immorales ou des orgies se déroulaient derrière les portes closes. Des religions de l'époque pratiquaient des choses

⁵ Les Pères apostoliques, *Ecrits de la primitive Eglise*, traduc. France Quéré, Paris, Seuil, 1980, p. 89-103.

curieuses en coulisses. Pourquoi devait-il en être autrement avec les chrétiens ? Les défenseurs de la foi chrétienne ont mis en avant que les chrétiens baptisaient les nouveaux convertis et leur famille, et qu'ils célébraient la cène. Pline souligne qu'« ils chantaient des hymnes à Jésus comme à un dieu ». Par ailleurs, ils n'observaient ni les fêtes juives, ni les fêtes païennes. Ce qui est important pour nous, c'est de réaliser que, dès le milieu du II^e siècle, le baptême et la cène, en tant que nouvelles pratiques religieuses, apparaissent comme constitutives de l'identité de l'Eglise chrétienne. Ils sont des éléments constitutifs de la vision du monde de l'Eglise primitive. Quelle que soit la date que l'on donne à la rédaction de la *Didachè* (en 130 au plus tard), les mêmes éléments émergent : le baptême et la cène. L'auteur de ce texte propose d'ailleurs certaines formules à énoncer lorsque la communauté célèbre de telles pratiques.

Du point de vue des convictions, les premiers chrétiens ont souligné dès les origines qu'ils étaient monothéistes comme le juifs. Mais il y avait une petite différence ! Dès les origines – et là c'est quasi une certitude ! – à côté d'un culte rendu au Créateur de toutes choses, ils ont adoré avec le même respect, la personne de Jésus. Cela a généré toutes sortes de maux de têtes aux Pères de l'Eglise qui ont essayé de formuler de manière rationnelle cette conviction. L'apôtre Paul rédige des textes inspirés de la Bible hébraïque qui sont absolument monothéistes :

Ecoute, Israël !

Le Seigneur notre Dieu, le Seigneur est un.

Deutéronome 6.4

Pour nous, il n'y a qu'un seul Dieu,

(le Père, de qui tout vient et pour qui nous sommes,)

et un seul Seigneur,

(Jésus-Christ, par qui tout existe et par qui nous sommes)

1 Corinthiens 8.6

Le même phénomène est visible à travers virtuellement tout le christianisme primitif. A côté de cet accent sur la mission, sur la cène et le baptême, ainsi que sur les convictions monothéistes, les premiers chrétiens se distinguent aussi par une éthique forte et claire. De l'apôtre Paul en passant par la *Didachè*, jusqu'à Justin martyr, on perçoit que l'appel qui a été lancé à la première génération de chrétiens s'est perpétué au fil des années et que la conscience d'être différent des païens est constitutive de l'identité chrétienne. Les chrétiens n'abandonnent pas leurs enfants, ils ne se livrent pas à des comportements sexuels immoraux. Ils n'essaient pas de renverser des gouvernements. Ils ne se suicident pas. Et dans un monde où la confiance et l'affection sont confinées au cercle familial, ils prennent soin les uns des autres par-delà les barrières culturelles :

Ceux qui sont affligés, ils les consolent et s'en font des amis ; leurs ennemis, ils leur font du bien. (...) Ils s'aiment les uns les autres. Ils ne détournent pas le regard des veuves, et ils délivrent l'orphelin de celui qui lui fait violence : Celui qui possède donne sans réserve à celui qui ne possède pas. Lorsqu'ils voient un réfugié, il s'introduisent dans leurs demeures, et s'en réjouissent comme d'un vrai frère. En effet, ce ne sont pas leurs frères selon la chair qu'ils appellent ainsi, mais leurs frères en esprit et en Dieu. Puis quand l'un de leurs pauvres quitte le monde, chacun de ceux qui le voient pourvoit tant qu'il peut à sa sépulture

Aristide, Apologie 15.4-6 (version syriaque)⁶

Dans cet écrit signé du philosophe athénien Aristide (124-125), le portrait de l'Eglise primitive est très positif et sert les besoins de la cause. Néanmoins, il ne fait aucun doute qu'il

⁶ Aristide, *Apologie*, trad. Bernard Pouderon et alii, Sources chrétiennes, Paris, Cerf, 2003, p. 239 et 241.

Il y a une différence frappante de comportement entre païens et chrétiens. Les chrétiens affichent un sens aigu de certaines normes éthiques et sont conscients que leur comportement témoigne d'une différence importante par rapport à leurs voisins païens.

Il y a ce que les chrétiens font et ce qu'ils ne font pas. Parmi les comportements qu'ils n'endossent pas, il y a le fait que, contrairement à quasi toutes les religions de l'époque, ils n'offrent pas de sacrifices d'animaux. Personne au sein de la communauté chrétienne considère que le culte qu'il adresse à Dieu requiert le versement du sang de taureaux ou de boucs. Même si un certain langage sacrificiel est souvent utilisé dans la communauté chrétienne, il est clair que, dès l'origine, ce langage est complètement métaphorique. Une autre différence dans la pratique chrétienne a dû frapper les esprits : l'attitude des chrétiens face à la souffrance et à la mort. Le paganisme avait ses martyrs. Souvent il s'agissait de suicides exemplaires à la Socrate, qui absorba la ciguë après avoir été condamné par un tribunal athénien pour non respect de la religion traditionnelle (-399). Le judaïsme avait aussi ses martyrs. Raconter leur histoire et l'exhortation à les imiter lorsque la nécessité était là avaient un impact plus profond que le fait d'imiter de simples héros. Ces martyrs représentaient des « signes » que le Dieu vivant était à l'œuvre et allait infliger une défaite aux dieux païens. Les premiers chrétiens ont eu rapidement les équivalents aux modèles païens et juifs, mais qui furent toutefois profondément redéfinis. Les responsables de la première génération de chrétiens ont exhorté les disciples à être prêts à souffrir et les responsables des générations suivantes ont souligné fièrement le fait que les chrétiens préféraient souffrir et mourir plutôt que de renier le Christ. Certes certains chrétiens ont renié le Christ, comme le mentionne Pline le Jeune, mais, dès l'empereur Néron, des chrétiens ont enduré la souffrance et la mort par amour pour leurs convictions. Justin Martyr explique dans son *Apologie* que cette attitude est tout à fait différente du suicide à la Socrate ou à la stoïcienne :

Pour que personne ne vienne nous dire : « Donnez-vous donc tous la mort à vous-mêmes et allez-vous en tout de suite auprès de votre Dieu sans nous causer d'embarras », je dirai pour quelle raison nous n'agissons pas ainsi et pourquoi, lorsque nous sommes soumis à un interrogatoire, nous confessons sans crainte notre foi. Nous avons appris que Dieu n'a pas créé le monde pour rien mais pour le genre humain ; comme nous l'avons dit plus haut, il aime ceux qui s'efforcent d'imiter ses perfections, mais il déteste ceux qui recherchent le mal en parole ou en acte. Si donc nous nous donnons tous la mort, nous serons responsables, pour autant qu'il dépend de nous, de ce que plus personne ne naîtra et ne sera instruit dans les enseignements divins, et même que le genre humain cessera d'exister ; en agissant de la sorte, nous irions nous aussi contre la volonté de Dieu. Mais quand on nous soumet à un interrogatoire, nous ne nions pas, car nous avons conscience de ne rien faire de mal, tandis que nous considérons comme une impiété de ne pas dire en tout la vérité ; car c'est là, croyons-nous, ce qui plaît à Dieu ; quant à vous, nous voudrions maintenant vous détourner de vos injustes préjugés.

Apologie pour les chrétiens II, 3.1-4⁷

Les martyrs chrétiens ont acquis rapidement une valeur symbolique de sorte que les apologistes (défenseurs de la foi) ont pu rapidement évoquer ces mises à mort non pas simplement comme des exemples héroïques, mais comme des évidences puissantes de la vérité des prétentions chrétiennes. La disposition à souffrir et la volonté de mourir plutôt que de se rétracter compte parmi les caractéristiques frappantes du christianisme primitif. Les stoïciens développaient un discours cynique par rapport à l'existence. Les chrétiens affirmaient sa bonté, mais ils étaient prêts à la quitter par obéissance à leur Dieu. De la même manière, le martyre pour le Christ a redéfini le martyre juif pour la Tora. Il y avait certes la même loyauté à l'endroit du vrai Dieu, mais ce martyre ne véhiculait aucune dimension nationale ou raciale.

⁷ Justin, *Apologie pour les chrétiens*, traduc Charles Munier, Sources chrétiennes, Cerf, Paris, 2006, p. 327 et 329.

Au travers de ces quelques éléments de la pratique chrétienne, on peut dire qu'il y a dans l'Antiquité l'émergence d'un nouveau groupe. A bien des égards, ses adeptes ne ressemblaient pas à ceux d'une religion : ils n'avaient pas de sites sacrés, ils ne sacrifiaient pas d'animaux, ils ne constituaient pas un groupe politique, parce qu'ils recherchaient un Royaume qui n'est pas de ce monde. Ils ressemblaient aux juifs en ce qu'ils confessaient un Dieu créateur unique, et qu'ils reprenaient à leur compte les grands axes de la polémique juive à l'endroit des païens. Mais à la différence des juifs, ils utilisaient le vocabulaire de la divinité pour parler de Jésus et ils louaient Dieu dans des communautés non ségréguées selon le critère de l'origine ethnique... Aristide, dans son *Apologie*, avait raison de dire qu'avec le mouvement chrétien il y avait une nouvelle sorte de personnes qui avaient émergé dans le monde antique. A côté des Grecs, des barbares et des juifs, il y avait maintenant les chrétiens, soit une nouvelle manière de définir ce que c'est que d'être humain.

Les symboles

On peut décliner l'identité du Judaïsme du Second Temple autour de quatre symboles : le Temple, la Tora, le pays et l'identité ethnique. Ces quatre symboles distinguaient clairement la communauté juive de ses voisins païens, dont on pourrait dire que l'identité se déclinait autour des symboles suivants : le respect des oracles, l'offrande d'encens au « génie de César », les statues de dieux, de héros et d'empereurs, les pièces de monnaie qui proclamaient des messages triomphant à propos d'une région ou d'un Etat, la glorification de la puissance et des victoires militaires, les jeux qui attiraient les foules et délivraient une identité populaire. Dans quelle mesure les symboles chrétiens différaient-ils de ceux des juifs et des païens ? En bref, on peut dire que tout est différent ! Les chrétiens ne consultaient pas les oracles, ils refusaient de brûler de l'encens pour l'empereur. Ils ne faisaient pas de statues de leurs dieux, ils ne constituaient pas un Etat, ils ne battaient pas monnaie et ne s'organisaient pas en force militaire. Si les chrétiens assistaient au spectacle des gladiateurs, la plupart du temps ce n'était pas comme spectateurs !

Les chrétiens n'adhéraient pas non plus aux symboles qui marquaient la vision du monde propre aux juifs. Même si, au début, leur attitude à l'endroit du Temple est apparue quelque peu ambiguë. La réalité du Temple a été réinterprétée de manière symbolique pour caractériser à la fois la personne de Jésus et l'Eglise. Une telle réinterprétation métaphorique est aussi perceptible dans le langage du culte et du sacrifice.

De la même manière, la Tora a été réinterprétée de telle sorte qu'elle ne fonctionne plus comme une sorte de code distinctif qui met Israël à part des autres nations. Tout a été accompli en Christ, même s'il faut parfois passablement d'ingéniosité pour prouver cela, comme le relève l'*Epître de Barnabé*. La fonction symbolique de la Tora comme code de conduite ancestral, a disparu. Pour les chrétiens, il s'agit de la lire soigneusement avec les Prophètes et les Psaumes pour y discerner la manière dont Dieu a préparé le terrain pour la venue du Christ, au travers de l'ensemble de l'histoire d'Israël qui a atteint son sommet avec la mort et la résurrection de Jésus. La relecture par les chrétiens de la Bible hébraïque est l'une des actions symboliques les plus caractéristiques de l'Eglise primitive. Et cela ne souffre aucune contestation.

Le thème du pays ne fonctionne plus de la même manière en judaïsme et en christianisme. Il n'est plus le symbole clé de l'identité géographique du peuple de Dieu. Si la nouvelle communauté est composée de juifs, de Grecs et de barbares, il n'y a plus de sens à ce qu'un coin de pays puisse avoir plus de signification qu'un autre. Jamais dans l'Eglise primitive, on ne trouve des chrétiens qui définissent ou défendent une « terre sainte ». Plus spécifiquement, le sentiment d'un rattachement du peuple de Dieu à une identité ethnique a disparu. Les premiers chrétiens opèrent une rupture importante avec le judaïsme, néanmoins ils vont

fermement résister à une coupure radicale. L'Evangile est pour tous les êtres humains : les juifs autant que les Grecs !

Les premiers chrétiens ont opéré une rupture radicale avec ce qui constituaient les symboles forts du paganisme ou du judaïsme. A la place, on peut dire, à la suite de Justin Martyr, qu'ils ont fait de la croix l'un de leurs symboles phares :

Or la croix est le symbole le plus important de la force du Christ et de son autorité, comme on peut l'indiquer aussi d'après les objets qui tombent sous le regard ; considérez, en effet, toutes les choses qui existent dans le monde, et demandez-vous si elles sont organisées ou si elles peuvent avoir leur consistance, en l'absence de cette forme. De fait, la mer ne peut être fendue, si ce trophée, appelé le mât, ne se dresse intact sur le navire ; la terre ne peut être labourée sans lui ; de même, les défricheurs et les terrassiers ne peuvent faire leur travail qu'au moyen d'outils qui présentent cette forme. Quant à la forme même de l'être humain, elle ne diffère de celle des animaux dépourvus de raison, que par la station verticale, la possibilité d'étendre les mains et par le fait que, sur son visage, à partir du front, la proéminence du nez, l'organe de la respiration du vivant, dessine précisément l'image de la croix.

Justin, *Apologie* I, 55.2-4⁸

Le fait que Justin Martyr développe ce point jusqu'à satiété témoigne du fait que le symbole de la croix a pris une importance énorme dans le christianisme naissant. Si après 20 siècles de christianisme, nous avons l'impression que le symbole de la croix fait partie intégrante de la vision du monde des chrétiens, il faut bien se rappeler qu'au I^{er} siècle ce n'était pas quelque chose d'acquis. La crucifixion ne devait pas être mentionnée dans les cercles éduqués. Le monde romain était unanime sur le fait que ce supplice était horrible et profondément répugnant. Justin le sait bien, lui qui dans son *Apologie* (I, 13.4) évoque le fait qu'adorer un crucifié entraîne des accusations de folie de la part de certains contradicteurs. Il n'y a donc pas que l'apôtre Paul qui considère le message de la croix comme une folie (1Co 1.18), mais des générations de chrétiens ont dû faire face à cette accusation. Et la plupart du temps, ils n'ont fait aucun effort pour mettre en veilleuse cette partie de l'histoire de Jésus. Ils en ont fait plutôt la vérité paradoxale par laquelle le monde est sauvé. Après une très courte période, la croix est devenue le symbole central du christianisme primitif. Elle était facile à dessiner, difficile à oublier et d'une portée extraordinaire, à la fois en référence à Jésus et pour les disciples eux-mêmes.

A côté du symbole central de la croix, d'autres, moins frappant, mais pas moins puissants, ont émergé. L'Eglise dans ses dimensions locales ou alors dans sa dimension internationale, est devenue non pas simplement le rassemblement de gens qui pensent la même chose, mais un symbole puissant. Etre membre de cette famille, c'était être membre d'une nouvelle famille humaine, appelée à l'existence par le Dieu créateur et transcendant toutes les races et toutes les nationalités. Le symbole de l'Eglise a pris la place de l'identité ethnique dans la vision du monde qui prévalait dans le judaïsme. Les exhortations par rapport à la conduite personnelle que l'on retrouve à la fois dans les lettres du Nouveau Testament ou dans des écrits comme la *Didachè* ou chez les Pères apostoliques ont pris la place de la Tora dans la vision du monde du judaïsme. A la place d'un code de conduite qui renvoyait à une identité ethnique, les premiers chrétiens ont développé un code de conduite approprié aux authentiques êtres humains de toutes les nations.

Pour finir les chrétiens ont remplacé le Temple qui se trouvait au centre géographique et théologique du judaïsme, par la personne de Jésus. Pour eux, Jésus était celui qui incarnait la présence vivante du Dieu créateur et son Esprit était celui qui continuait à rendre Dieu présent dans les vies individuelles des chrétiens et dans les assemblées de l'Eglise primitive. Les chrétiens ont rapidement réalisé que ces transferts en matière de symbolique les contraignaient à décliner la signification du mot « Dieu » d'une nouvelle façon. Cela les a

⁸ Justin, *Apologie pour les chrétiens*, traduc Charles Munier, Sources chrétiennes, Cerf, Paris, 2006, p. 275 et 277.

conduits à confesser leur foi par des formules – très anciennes ! – comme celles que l'on découvre dans 1 Corinthiens 8.4-6 (« ... il n'y a qu'un seul Dieu, le Père, de qui tout vient et pour qui nous sommes, et un seul Seigneur, Jésus-Christ, par qui tout existe et par qui nous sommes ») ou dans 1Co 15.1-8. Les formules se sont ensuite passablement développées en parlant de Dieu comme du créateur et du rédempteur, en racontant une histoire avec de nombreux emprunts à l'histoire juive, et en affirmant que la création et la rédemption ont été accomplies en Jésus et que le salut nous était appliqué par l'Esprit saint. C'est dans ce contexte que l'on peut comprendre le gros transfert sur Jésus et sur l'Eglise de l'imagerie juive du Temple.

Ce survol de quelques pratiques et de quelques symboles particulièrement marquants dessine le contour d'une vision du monde nouvelle.

Quatre questions pour une identité

A la question « Qui sommes-nous ? », les chrétiens répondent qu'ils sont un nouveau groupe, un nouveau mouvement et, dans le même temps, pas si nouveau que cela puisqu'ils revendiquent le statut d'authentique peuple du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le créateur du monde. Ils affirment aussi qu'ils sont le peuple pour lequel le Dieu créateur a préparé un chemin au travers de l'histoire d'Israël. Dans une certaine mesure, nous sommes comme Israël, ajoutent-ils, nous sommes monothéistes, nous n'avons rien à voir avec des païens polythéistes, nous nous distinguons du paganisme par notre adhésion aux traditions d'Israël, mais dans le même temps nous nous distinguons des juifs à cause de Jésus crucifié et de l'Esprit saint, et à cause du développement d'une communauté au sein de laquelle les marqueurs de séparation entre juifs traditionnels et païens sont dépassés.

A la question « Où sommes-nous ? », les chrétiens répondent qu'ils vivent dans un monde créé par le Dieu qu'ils adorent, un monde qui ne reconnaît pas encore ce Dieu vivant et unique. Ils vivent entourés de voisins adorant des idoles qui, au mieux, sont des parodies de la vérité. Ces voisins saisissent des parcelles de la réalité, mais ils la tordent continuellement. Les humains en général restent prisonniers de leurs propres dieux, qui les entraînent dans toute une série de comportements dégradants et déshumanisants. Conséquences de cette non-reconnaissance, les chrétiens sont persécutés par les structures en place, parce qu'ils incarnent une autre manière de vivre leur humanité, et parce qu'ils mettent en question les prétentions au pouvoir absolu qu'affichent certains en affirmant que la seigneurie appartient à Dieu seul et à son Fils Jésus.

A la question « Qu'est-ce qui est faux ? » Les puissances du paganisme continuent de régner sur le monde et, de temps à autre, elles trouvent un accès dans l'Eglise. Les persécutions arrivent de l'extérieur, mais les hérésies et les divisions résultent d'une dynamique interne. Certaines manifestations du mal peuvent parfois être attribuées à des manifestations surnaturelles comme Satan ou les démons, mais aussi à des comportements individuels, à des jalousies ou à des égos dilatés qui ont besoin d'apprendre l'humilité.

A la question « Quelle est la solution ? », les chrétiens affirment que l'espérance d'Israël a été réalisée. Le vrai Dieu a agi de manière décisive. Il a infligé une défaite aux dieux païens, et il a créé un peuple nouveau, par lequel il souhaite venir au secours d'un monde asservi au mal. Dieu a concrétisé cela au travers du seul vrai Roi, Jésus le Messie juif, particulièrement au travers de sa mort et de sa résurrection. Sa victoire se déploie progressivement au travers de l'action continue de son Esprit qui œuvre dans son peuple, mais qui n'est pas encore complètement déployée. Un jour, ce Roi reviendra pour juger le monde et instaurer un Royaume qui n'est pas du même ordre que les royaumes de ce monde. Lorsque cela arrivera, ceux qui sont morts en chrétiens ressusciteront dans une nouvelle vie physique. Les puissances actuelles seront forcées de reconnaître Jésus comme le Seigneur. La justice et la paix triompheront enfin.

Ce parcours nous a permis de poser certains points d'ancrage que tous les historiens doivent considérer sérieusement comme des balises dans la reconstruction de ce qui a été le premier siècle de l'Eglise chrétienne. Nous avons mis en lien ces points d'ancrage avec des écrits qui reflètent ces différentes périodes à l'intérieur de ce cadre général : les œuvres de l'apôtre Paul dans les années 50, d'Ignace dans les années 110-120, d'Aristide et de Justin dans les années 120-160. En nous référant quasi uniquement à ces œuvres, nous avons élaboré une esquisse de la vision du monde des premiers chrétiens, telle qu'on peut l'entrevoir au travers de leur pratique, des symboles auxquels ils ont recours, et des réponses implicites qu'ils apportent aux questions-clés en lien avec toute vision du monde.